

J'ai souri, quand le chirurgien m'a fait part de son diagnostic. Déjà ça de sûr. J'étais là, je le regardais, il s'était mis à me donner son avis sur mon cas et, avant même qu'il ait fini, je souriais. Avertissement gratuit, disait-il, alarme à prendre au sérieux, pas de cause organique, attention. L'endroit du mal hautement symbolique, la bouche, lieu de la sustentation, de la parole et du baiser, attention. Le manque de contrôle, dans un sens comme dans l'autre, pouvait avoir de graves conséquences, attention, changer absolument. Je sentais bien qu'il voulait m'effrayer mais, je n'y pouvais rien, je souriais. Alors il m'a parlé d'une maison de repos. Vous avez besoin d'un changement radical, croyez-moi. Je le croyais, pas de problème, et je continuais de sourire. Changement, oui, j'entendais bien, mais je pouvais changer en

restant chez moi, maintenant, après ce qu'il venait de me dire, je pouvais rentrer dans la villa, retrouver Anne, et tout radicalement changer. C'est ce que je pensais, là, face à lui. D'ailleurs, je le lui ai dit, ou plutôt le lui ai ânonné comme je pouvais, à cause de l'intervention que je venais de subir.

Mieux manger, oui, lui ai-je dit, entendu, m'offrir, de-ci, de-là, de bonnes choses, et redonner de vrais baisers, oui, et ne plus déblatérer à tout bout de champ, voilà, arrêter de toujours vouloir tout dire, et vouloir qu'on me dise, de peur qu'on me cache des choses, de peur de tout, arrêter, oui, faire comme les gens, personne n'avait peur comme ça. Et d'ailleurs, ai-je enchaîné, d'ailleurs, au point où j'en étais, ces derniers temps, avec Anne, et dans mon travail, dans tout, cette nouvelle donnée tombait à pic, changer ou crever, oui, s'il me fallait ça, tout bien pesé, voilà sans doute pourquoi il me voyait sourire, au moment où, dans ma vie, rien n'allait plus, et moi donc, au moment où c'était comme si un voile recouvrait tout, vlan, le vieux coup de savate sur la tête, pour me remettre dans le sens de l'histoire.

Il m'a conseillé d'aller au moins voir un psy, un ami à lui. Allez-y de ma part, je vous fais un mot, vous verrez, un homme brillant. Il a griffonné son

mot, qu'il a glissé dans une enveloppe, qu'il m'a tendue. Et que, ma foi, j'ai prise.

Dans la rue, je touchais à peine le sol. On venait de me dire ce que, ces derniers mois, j'avais senti confusément, et soudain je le savais. Changer, voilà, absolument. Retrouver la clarté, les élans, la vraie passion qui nous sortait des limbes, ravivait tout, j'avais déjà connu ça, avec Anne, pas seulement avec elle mais, bref, avec Anne, oui, follement, au tout début. Je sentais monter en moi du désir de doux chaos. Vite arriver à la villa, retrouver Anne, lui annoncer ce nouveau moi en marche, vers une vie à nouveau vivante. Je marchais, j'étais là, je me disais que si seulement, maintenant que je me sentais autre, j'avais pu agir autrement, courir, crier, si seulement, si seulement.

Avant d'arriver, je suis délibérément entré dans une épicerie pour acheter une bouteille de vin, un bordeaux, un bon, à cinq euros soixante, et, dans la foulée, une tranche de bleu d'Auvergne à la coupe, une belle tranche. Pour marquer un départ de nouvelle vie il fallait des signes forts.

Anne était dans le jardin, assise sous le néflier avec les filles. Elles parlaient. Sans espérer qu'Anne saute de joie en me voyant entrer avec la bouteille et le fromage, sans aller jusque là, j'avais escompté

de l'étonnement, qu'elle demande en quel honneur. Elle, ou à la rigueur l'une des filles, j'étais prêt à leur annoncer la nouvelle de ma transfiguration en marche, de notre imminente vie plus vivante. Mais elles parlaient sous le néflier. J'ai fini par me dire que ce n'était pas le moment, pour une telle nouvelle, mieux valait attendre le bon moment. À tout hasard, j'ai encore un peu traîné dans le jardin, ma bouteille à la main, l'étiquette tournée vers elles, mais rien, pas une question, pas un regard, ni de l'une ni des autres. Bien sûr, étant donné que j'avais déjà décidé qu'il valait mieux attendre pour annoncer la nouvelle, mieux valait, dans ce cas, qu'elles ne demandent rien, mais bon. Quand même, Anne avait bien dû se rendre compte, ces derniers mois, que je n'allais pas fort, et elle avait bien dû entendre que j'avais du mal à articuler quand je parlais, pas les occasions qui avaient manqué, et j'avais bien signalé, en partant, que j'allais revoir ce chirurgien qui m'avait opéré à la bouche, qu'il allait me donner son avis sur mon cas. Et voilà, j'étais rentré et pas un regard, pas une question, rien.

J'ai été poser fromage et bouteille dans la villa. Suis revenu sur la terrasse devant le jardin, me suis laissé tomber sur mon vieux transat. Mon vieux transat, terme prédestiné de toutes mes ten-

tatives de relation dans la villa, ces derniers mois. Mais peut-être, après tout, Anne ne se rappelait-elle déjà plus d'où je revenais. Et peut-être qu'elle ne remarquait pas mon début de légèreté parce qu'elle n'avait pas remarqué ces derniers mois ma lourdeur. Vrai qu'elle m'avait peu regardé, ces derniers mois. M'avait un peu perdu de vue, comme qui dirait.

Leur discussion tournait autour de la date pour une soirée. Ces derniers mois, Anne avait décidé d'inviter des gens ici, dans la villa. Que j'y sois ou non, vu que, ces derniers temps, j'avais dû partir souvent, pour mes lectures publiques dans des bibliothèques. Elle avait besoin d'espace de liberté, c'est ce qu'elle répétait, quand j'essayais de lui donner mon sentiment sur ces soirées. Tout ce qu'elle me répondait, depuis des mois, espace de liberté, espace de liberté. Sur quoi elle allait chercher quelque chose dans le frigo. Elle ne jugeait même pas utile de me demander mon avis pour la date, encore moins pour le choix des invités. Bien sûr, mon avis, elle le connaissait. Ses soirées m'affligeaient, je l'avais dit, répété, ces excitations prévues, élans inéluctables de fins de soirées, tentatives de tentations, tentations de tentatives, tous ces épanchements, j'avais toujours longuement expliqué à quel

point ce n'était que perte de temps, et déprime, abattement, ruine du corps et de l'esprit. Mais, ce soir-là, ma foi, je me sentais déjà tellement autre. Après ce que m'avait dit le chirurgien. Ce soir-là, elle aurait pu avoir une surprise. Qu'est-ce que ça lui aurait coûté, de me demander. Ne serait-ce que pour le geste. Elle croyait, bien sûr, que j'allais encore pendant une heure hurler à la ruine de mon esprit, mais, bon sang, le geste.

Ceci dit, m'ouvrir à ses soirées, oui, je sentais que j'aurais pu, mais pour ce qui était de ses invités. Il aurait fallu en parler, parce qu'il y avait quand même des limites. Plus un seul ami à moi, ils ne venaient plus, ou étaient devenus des amis à elle, alors voilà, l'un dans l'autre, plus que des amis à elle, maintenant. Et il fallait les voir, et les entendre. Amis des arts, animatrices bénévoles, vice-présidents d'associations, futures actrices, ex-céramistes. Eux, ne venant que pour se faire valoir, ou s'émécher pour proférer leurs flagorneuries à celles qui auraient assez perdu les pédales pour les croire.

Le pire étant que, les derniers mois, Anne, à frayer avec ces oiseux lourds, semblait contaminée. Je le sentais, et c'était visible. Ses gestes, son visage. Le visage, surtout. Visage qui, il y avait